

La géographie évolue. Elle est utile. Mais les géographes le sont peut-être moins...

Adrien Bérubé

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021977ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021977ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, A. (1988). La géographie évolue. Elle est utile. Mais les géographes le sont peut-être moins.... *Cahiers de géographie du Québec*, 32(87), 261–267.
<https://doi.org/10.7202/021977ar>

Résumé de l'article

Un autre colloque épistémologique. Signe de santé ou symptôme de pathologie ? La géographie a changé, certes. Parce que les temps changent. Parce que les géographes ont voulu se rendre plus utiles. Mais la lecture de certains périodiques laisse perplexe. La géographie, est-ce bien ce que font les géographes ? La géographie universitaire ne serait-elle pas plus utile si elle était d'abord plus utilisable ? Par qui donc les géographes veulent-ils être admirés ? Par quelques spécialistes ou par le grand public ?

LA GÉOGRAPHIE ÉVOLUE. ELLE EST UTILE. MAIS LES GÉOGRAPHES LE SONT PEUT-ÊTRE MOINS...

par

Adrien BÉRUBÉ

*Centre universitaire Saint-Louis-Maillet, Université de Moncton,
Edmundston, Nouveau-Brunswick, Canada*

RÉSUMÉ

Un autre colloque épistémologique. Signe de santé ou symptôme de pathologie ? La géographie a changé, certes. Parce que les temps changent. Parce que les géographes ont voulu se rendre plus utiles. Mais la lecture de certains périodiques laisse perplexe. La géographie, est-ce bien ce que font les géographes ? La géographie universitaire ne serait-elle pas plus utile si elle était d'abord plus utilisable ? Par qui donc les géographes veulent-ils être admirés ? Par quelques spécialistes ou par le grand public ?

MOTS-CLÉS: *Épistémologie, utilité de la géographie, Annales de géographie, Annals of the Association of American Geographers, géographie utilisable.*

ABSTRACT

Geography Is Evolving. It Is Useful. But Perhaps Geographers Are Less Useful...

Is another symposium on geographical epistemology a sign of a healthy discipline or a symptom of unresolved pathology ? Geography has evolved, mostly because times have changed and perhaps because geographers strive for relevance. A reading of certain journals is challenging. Is geography really what geographers do ? To become more useful, should not academic geography first become more usable ? After all, who should admire geographers ? A subset of specialists, or the general public ?

KEY WORDS: *Epistemology, geographical relevance, Annales de géographie, Annals of the Association of American Geographers, usable geography.*

*

* *

LES QUESTIONS EN DISENT PLUS LONG QUE LES RÉPONSES

Les préoccupations énoncées dans le «questionnement initial» proposé aux participants de ce colloque se ramènent en fait à trois questions essentielles, voire

sempiternelles. Depuis vingt ans, la géographie a-t-elle vraiment changé ? La géographie est-elle (désormais...) utile, pertinente ? Les géographes ont-ils une place dans la société (actuelle...) ? Le caractère récurrent de ce type de réflexion porte à réfléchir. Signe de santé pour les uns, car la vigilance favorise le rajeunissement, l'introspection permanente indique, pour d'autres, que la géographie est malade. Notre discipline ne semble pas parvenir à dépasser la crise d'identité qui l'affecte, de façon chronique, depuis au moins le milieu du siècle. Le rajeunissement continu de la géographie ne finit-il pas par favoriser son immaturité ?

Est-il même possible de répondre adéquatement à de telles questions existentielles. On peut en douter. D'abord, ce qu'on appelle « géographie » est nécessairement multivoque. De quelle géographie au juste fait-on ici le procès ? Chaque géographe est prisonnier de sa géographie personnelle. Enraciné dans une culture, une époque, un lieu, une université, un domaine de recherche, comment peut-on prétendre rendre compte de l'ensemble de la discipline, sans dogmatisme ? Convaincu que les questions posées sont plus signifiantes que les réponses proposées, je risque néanmoins ce qui suit. 1) Depuis vingt ans, la géographie a changé. Un peu. Dans plusieurs directions. Vers des destinations souvent inconnues. Souvent contradictoires. Souvent dans le sens indésirable. Souvent de manière insuffisante. 2) La géographie est utile. Elle l'a toujours été. Elle le sera toujours. 3) Les géographes n'occupent pas la place qui leur revient. En partie parce qu'ils font peu de géographie. En partie parce que la géographie qu'ils font est souvent inutilisable. Surtout, peut-être, parce que les géographes ne savent pas vraiment par qui ils souhaitent être admirés.

LA GÉOGRAPHIE A BIEN CHANGÉ

Depuis vingt ans, la géographie a changé. Ce n'est guère surprenant. Elle se pratique dans des conditions qui changent plus rapidement encore. Ballottée par les mutations en chaîne, la géographie doit s'adapter. Pour s'en persuader, comparons très brièvement cinq situations (québécoise, acadienne, mondiale ?), qui prévalent en septembre 1987, avec les situations qui prévalaient en septembre 1977, dix ans seulement auparavant.

- 1) Reflux des mouvements sociaux et mobilisation : en 1977, le Québec vient d'élire un gouvernement indépendantiste. En 1987, le Québec vient d'entériner l'accord fédéraliste du lac Meech. La géographie nationaliste engagée en a pris pour son rhume.
- 2) Virage technologique : en 1977, quelques géographes universitaires perforent des cartes informatiques. En 1987, la majorité des collègues traitent des textes, des images, des données numériques sur des ordinateurs personnels dont la mémoire vive se mesure en millions d'octets. Le « défi mondial » se répercute inexorablement sur la profession.
- 3) À l'école, retour aux disciplines de base : en 1977, au Nouveau-Brunswick, la « polyvalente » est un supermarché. Les élèves acadiens choisissent leur menu pédagogique sur une carte offrant des douzaines de cours-options où la géographie fait figure de restes de table. En 1987, une réforme a rendu la géographie obligatoire en 7^e et 10^e années. Les enseignants se recyclent à l'Université. Tout n'est pas gagné pour autant. Chassez le naturel — enseignement magistral —, il revient au galop.
- 4) De la rhétorique à la pratique égalitariste : en 1977, au Canada, le militantisme du mouvement féministe culmine, dans la foulée de l'Année internationale de la Femme. Dénoncer le sexisme est à la mode. En 1987, le Manitoba et l'Ontario adoptent des législations sur le salaire égal. Le français québécois obéit à de nouvelles normes. Or le féminisme ne constitue que l'épitomé d'une nouvelle tolérance des minoritaires de tout

acabit : handicapés physiques et mentaux, gais, allophones, personnes âgées, sectes religieuses. La géographie commence à refléter cette ouverture d'esprit.

- 5) Réconciliation épistémologique à l'horizon ? : en 1977, *Espaces Temps* (lancée en 1975), mais surtout *Hérodote* (lancée en 1976) font des vagues. La géographie est au banc des accusés. Elle éclate dans tous les sens. En 1987, on ébauche des projets de ponts entre les rives opposées des grandes dichotomies conventionnelles : géographie physique et humaine, conception idiographique et nomothétique, recherche fondamentale et appliquée, voire approche bourgeoise et critique.

Cette énumération de tendances lourdes (?) reste fondée sur une interprétation personnelle, intuitive, des perturbations de l'air du temps. Peut-on évaluer plus « empiriquement » l'évolution de la géographie depuis une vingtaine d'années ?

LES « ANNALES » : DES CHANGEMENTS TOUJOURS SOUHAITABLES ?

Nous avons procédé à une analyse comparative sommaire de contenu des articles parus dans deux revues, les *Annales de géographie* et les *Annals of the Association of American Geographers*, pour les deux périodes s'échelonnant de 1961 à 1965 et de 1981 à 1985¹. Ni l'une, ni l'autre de ces revues n'est bien sûr représentative de l'ensemble de la discipline, ni même de son « école nationale ». Tant les *Annales* que les *Annals* représentent l'establishment, l'ordre établi de la géographie. Mais n'est-ce pas ce noyau central, et non les éléments marginaux de la profession, qu'il convient surtout d'examiner afin d'évaluer l'ampleur des changements qui affectent la géographie depuis deux décennies ?

De 1961 à 1965, les *Annales françaises* (AF) ont publié 95 articles, et les *Annals* américaines (AA) : 142. De 1981 à 1985, 109 articles sont parus dans les AF et 161 dans les AA. L'espace à notre disposition n'autorisant aucune fantaisie, voici, en vrac, quelques constatations générales statistiquement significatives.

1) La proportion d'articles signés par plus d'un auteur augmente mais elle reste faible. Elle est passée de 12,7 à 27,9% dans les AA et de 4,2 à 11,0% dans les AF. La géographie française reste donc très individualiste. Les auteurs d'articles sont essentiellement des professeurs. 2) La géographie humaine semble céder du terrain. La proportion des problématiques « humaines » est passée de 73,2 à 64,0% dans les AA et de 52,6 à 42,2% dans la AF, des baisses peu significatives. 3) La géographie physique se maintient. La proportion des problématiques « physiques » continue d'osciller autour de 40% des articles dans les AA. Elle est tombée de 52,6 à 42,2% dans les AF, une baisse non significative sur le plan statistique. 4) La proportion d'articles « intégrant » géographies physique et humaine est passée de 18,3 à 8,7% dans les AA. Cette baisse est moins prononcée dans les AF, passant de 21,0 à 16,5%. 5) La proportion d'articles épistémologiques n'a pas bougé dans les AA, variant de 9,9 à 11,8%. Elle a connu un bond important dans les AF, passant de 3,2 à 19,3%. 6) La proportion d'articles traitant de méthodes spécifiques se maintient à environ 17% dans les AA. Elle est passée de 5,3 à 13,8% dans les AF. 7) La géographie « régionale » décline. La proportion d'articles « décrivant » des lieux spécifiques est tombée de 56,3 à 35,4% dans les AA, et de 78,9 à 56,9% dans les AF. 8) La proportion d'articles de géographie quantitative a doublé dans les AA, passant de 15,5 à 28,6%. Elle a également doublé dans les AF : de 1961 à 1965, un seul article ; de 1981 à 1985, deux articles. 9) La cartographie régresse en quantité, et peut-être même en qualité. La proportion d'articles illustrés de cartes est passée de 78,2 à 60,9% dans les AA, et de 73,7 à 57,8% dans les AF. La proportion d'articles

proposant de véritables cartes « à voir » (Bertin, 1977) a chuté de 42,3 à 24,8% dans les AA. Elle s'est maintenue dans les AF, variant de 31,6 à 33,9%. 10) Les articles portant sur un phénomène étudié à l'échelle planétaire étaient peu nombreux entre 1961 et 1965. Ils sont pratiquement inexistants entre 1981 et 1985. L'espace national reste l'« échelle d'analyse » la plus fréquente. La proportion d'articles consacrés à ce niveau d'étude est cependant passée de 26,8 à 14,9% dans les AA. Elle s'est maintenue dans les AF, variant de 29,5 à 33,9%.

Pour la période 1961-65, les AF diffèrent significativement des AA : on y trouve, toute proportion gardée, un plus grand nombre d'articles signés par un auteur unique et plus de géographie régionale. Inversement, les AF traitent moins de méthode et d'épistémologie et la géographie quantitative y est virtuellement absente. Entre 1981 et 1985, ces tendances ont persisté, sauf que les AF ont rattrapé — voire dépassé — les AA quant au nombre d'articles méthodologiques et épistémologiques publiés. En vingt ans, la géographie des « annales » a changé. Mais ces changements sont-ils socialement ou scientifiquement pertinents ?

LA GÉOGRAPHIE EST UTILE. ELLE L'A TOUJOURS ÉTÉ. ELLE LE SERA TOUJOURS.

Depuis que le mot lui-même existe, la géographie, science de la Terre, n'a jamais cessé de rendre service. Son rôle essentiel a toujours été, en définitive, de proposer de nouvelles représentations des lieux, de donner plus de sens à l'œkoumène, de structurer notre image mentale du monde. Les représentations géographiques (verbales, picturales, cartographiques ou mathématiques) contribuent à prédisposer les comportements, à guider les entreprises. Elles permettent, dirions-nous maintenant, de « penser stratégiquement l'espace », de s'« orienter », au sens le plus large du terme, de comprendre le milieu en tant que système de ressources et de contraintes pour l'action humaine, finalement de s'appropriier le monde, intellectuellement d'abord et, à la limite, politiquement.

Pour produire des représentations « utiles » de l'espace habité par les humains, les géographes ont toujours dû explorer les lieux, les nommer, inventer des modèles abstraits, proposer des métaphores, énoncer des théories, formaliser des concepts. Que la télédétection ou la phénoménologie fassent désormais partie de la panoplie des outils d'exploration, tandis que l'astrolabe a rejoint les objets de musée, ne change pas en soi la finalité de la géographie. Que l'emphase porte davantage aujourd'hui sur la géographie humaine, et moins sur la géographie physique — est-ce bien le cas ? —, reflète plus l'état de domestication de la Nature qu'une quelconque nécessité épistémologique.

Que la géographie soit utile, monsieur et madame tout-le-monde le savent bien (malgré qu'on ait pu détester la géographie scolaire). Les vrais pédagogues, les touristes avertis, les bons aménagistes, les militaires en conviennent aussi. Et pourtant le sentiment persiste que la géographie n'est peut-être pas une entreprise intellectuelle valable. Des géographes vont jusqu'à prétendre qu'il faut se défaire de la géographie, que les sciences humaines actuelles n'ont aucune raison d'être (cf. Eliot Hurst, 1985).

Cette attitude relève, entre autres, d'une double méprise. D'une part, la pertinence d'une science dépend avant tout de l'usage qu'en font ceux qui sont en position de se l'approprier en tant que ressource. Autrement dit, la géographie, mais aussi la chimie

organique, de même que la langue française, le béryllium, l'arme atomique et la pelure de banane, n'ont d'utilité que dans la mesure où l'on peut s'en servir pour atteindre ses propres fins. En ce sens, si la géographie est inutile, c'est qu'elle est de fait inutilisée — peut-être parce qu'elle demeure inutilisable — et non en raison de quelque vice congénital. D'autre part, il y a trop souvent confusion entre géographie, système de connaissances, et géographie, collectivité professionnelle. La religion n'est pas l'église. L'architecture peut se dispenser d'architectes (professionnels). La géographie est probablement trop importante pour qu'on la confie uniquement à ceux qui se disent encore géographes, à savoir les professeurs de géographie.

LA GÉOGRAPHIE, C'EST CE QUE FONT LES GÉOGRAPHES ?

Devant leur incapacité d'en arriver à un consensus sur la nature ou l'objet de leur discipline, les géographes se sont souvent contentés de présumer que la géographie correspond à ce que font les géographes. Mais on pourrait aussi soutenir le contraire : les géographes ne font peut-être pas de géographie. Revoyons plutôt quelques conceptions de la géographie choisies parmi les plus reconnues (cf. Pattison, 1964 ; May, 1970).

- 1) *Mythe* : la géographie étudie la Terre. *Réalité* : les géographes sont ethnocentriques, myopes, unilingues (Johnston, 1985 ; Robinson, 1986 ; Porteous et Dyck, 1986 ; Barr, 1986) ; les sept ordres de grandeur du raisonnement géographique définis par Lacoste (1985, p. 68-69) ignorent la dimension planétaire ; la couverture spatiale des revues professionnelles, à l'instar des cartes d'antan, affiche de multiples *terrae incognitae*.
- 2) *Mythe* : la géographie étudie les relations Homme/Nature. *Réalité* : les géographes se spécialisent, au mieux, en géographie humaine ou en géographie physique ; les derniers professeurs quelque peu à l'aise dans les deux sont au seuil de la retraite ; seulement 32 articles sur les 270 parus dans les AF et AA entre 1981 et 1985 combinent effectivement nature et culture. La plupart de ceux-ci sont des études « agricoles ».
- 3) *Mythe* : la géographie s'intéresse aux lieux, aux régions différenciées. *Réalité* : la géographie régionale poursuit son déclin malgré de fréquents cris d'alarme (cf. Lee, 1985 ; Sayer, 1985) ; la production de manuels scolaires, de guides touristiques, d'articles de vulgarisation, ne fait plus partie des tâches d'un géographe « scientifique ».
- 4) *Mythe* : la géographie analyse les relations spatiales. *Réalité* : dans ce domaine, les principales contributions proviennent de disciplines voisines : économie, sociologie, voire ingénierie ; à part quelques « cartographes », les géographes restent en marge de la recherche de pointe, comme celle touchant le développement des systèmes d'information à références spatiales ou GIS, qui sont beaucoup plus que de simples logiciels d'ordinateur (Muller, 1985 ; Poiker, 1985).
- 5) *Mythe* : la cartographie est le langage de la géographie. *Réalité* : la cartographie est devenue une discipline indépendante ; Muehrcke (1981, p. 1) qualifie de dramatique l'érosion chez les géographes de l'intérêt pour les cartes ; une recension de 15 didacticiels de géographie pour micro-ordinateurs révèle que 3 seulement incluent des cartes, toutes fort simplistes (De Leeuw et Waters, 1985, p. 120).
- 6) *Mythe* : la géographie est une discipline de synthèse. *Réalité* : cette conception alléchante suppose que les géographes s'intègrent à des équipes pluridisciplinaires, qu'ils puissent collaborer efficacement avec des spécialistes de toute provenance. Comment expliquer alors que l'immense majorité des articles publiés dans les *Annales* françaises ou les *Annals* américaines soient signés par un auteur unique, et presque toujours un professeur d'université ?

PAR QUI DONC LES GÉOGRAPHES VEULENT-ILS ÊTRE ADMIRÉS ?

La géographie, c'est ce que font les géographes ! Mais s'il s'agissait d'un mensonge ? Ou plutôt d'une stratégie inconsciente ? Pour nous cacher à nous-mêmes notre incompetence géographique. Pour nous excuser de renier quotidiennement nos racines. Pour nous consoler de ne pas appartenir à une vraie science ?

Abandonnant progressivement, depuis près d'un siècle, le rêve de bâtir une géographie déterministe, les professeurs de géographie se dépossèdent graduellement du mythe fondateur de la scientificité. Au fur et à mesure que les géographes prennent conscience du fait que la représentation géographique est une abstraction, nécessairement partielle et partiale de la réalité, leur confiance épistémologique s'en trouve ébranlée. La réaction normale est sans doute de chercher à imiter les sciences « dures », qui réussissent à bénéficier de fonds de recherche considérables et qui placent sans difficultés leurs disciplines sur le marché du travail. Pour être reconnus comme « savants », les géographes recherchent l'admiration des scientifiques. Et la nostalgie du déterminisme hante leur démarche. Les géographes seraient moins nostalgiques s'ils misaient davantage sur l'admiration du grand public. S'ils étaient plus convaincus que la géographie a toujours pour finalité de produire de nouvelles représentations du monde. Des représentations partielles et partiales certes, mais des intuitions alternatives du fonctionnement de l'œkoumène, des conceptions parfois « libérantes » de l'évolution de l'espace habité.

La géographie ennuie les élèves, non pas parce que, contrairement à d'autres disciplines, elle privilégie l'ici-maintenant au lieu de l'ailleurs (Porteous, 1985) mais parce que les géographes renoncent trop souvent à voir — et à faire voir — l'exotique dans le quotidien, l'anormalité dans le typique, le stupéfiant dans le normal (Dematteis, 1985), le divertissement dans le monotone (Gourou, 1982). Car « il n'y a pas de géographie sans drame » (Dresch, 1979). La géographie demeure inutile tant qu'elle reste inutilisable. Si les géographes voulaient vraiment susciter l'admiration, ils verraient le monde en termes de défis à relever, non en termes de problèmes à dénoncer. La prospective du rattrapage succéderait à l'étude du développement inégal. Les articles épistémologiques seraient aussi moins nombreux, au profit des publications populaires. Car, si les géographes voulaient vraiment susciter l'admiration, ils seraient moins allergiques aux mass-média, aux techniques de marketing, au modèle du *National Geographic*. L'« hexagonal » (Beauvais, 1970) céderait le pas à l'écriture efficace, lisible (Richaudeau, 1976). La géographie deviendrait utilisable par le grand public.

La question semble anodine, mais par qui donc les géographes veulent-ils être admirés ?

NOTE

¹ L'auteur tient à remercier M. Cyrille Simard, chargé d'enseignement au Centre universitaire Saint-Louis-Maillet, pour sa participation importante à cette étude, dont nous rendrons compte en détail ultérieurement.

SOURCES CITÉES

- BARR, B.M. (1986) Canadian Geography in a Multilingual World : the Implosion of Relevance ? *Le géographe canadien*, 30(4) : 290-301.
- BEAUVAIS, R. (1970) *L'hexagonal tel qu'on le parle*. Paris, Édit. Hachette, 255 p.
- BERTIN, J. (1977) *La graphique et le traitement graphique de l'information*. Paris. Édit. Flammarion, 273 p.
- DE LEEUW, G.J. et WATERS, N.M. (1985) Mapping with Microcomputers in the Elementary Schools, in Fraser Taylor, D.R., éd., *Education and Training in Contemporary Geography*. Chichester, John Wiley & Son, p. 117-139.
- DEMATTEIS, G. (1985) Dans la tête de Janus : réflexions sur le côté poétique de la géographie. *Géotopiques*, Actes du colloque sur l'imagination géographique, p. 109-125.
- DRESCH, J. (1979) *Un géographe au déclin des empires*. Paris, Édit. Maspero, 261 p.
- ELIOT HURST, M.E. (1985) Geography Has neither Existence nor Future, in Johnston, R.J. éd., *The Future of Geography*, London, Methuen, p. 59-91.
- GOUROU, P. (1982) *Terres de bonne espérance : le monde tropical*. Paris, Édit. Plon, 456 p.
- JOHNSTON, R.J. (1985) The World in our Oyster, in King, R., éd., *Geographical Futures*. Sheffield, UK, The Geographical Association, p. 112-128.
- LACOSTE, Y. (1985) *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, Édit. La Découverte, 216 p.
- LEE, R. (1985) The Future of the Region : Regional Geography as Education for Transformation, in King, R., éd., *Geographical Futures*. Sheffield, The Geographical Association, p. 77-91.
- MAY, J.A. (1970) *Kant's Concept of Geography and its Relation to Recent Geographic Thought*. Toronto, University of Toronto Press, 281 p.
- MUEHRCKE, P. (1981) Maps in Geography. *Cartographica*, 18(2) : 1-41.
- MULLER, J.C. (1985) Geographic Information Systems : a Unifying Force for Geography. *La géographie appliquée*, (8) : 41-43.
- PATTISON, W.D. (1964) The Four Traditions of Geography. *Journal of Geography*, 63 : 211-216.
- POIKER, T.K. (1985) Geographic Information Systems in the Geographic Curriculum. *La géographie appliquée*, (8) : 38-41.
- PORTEOUS, J.D. (1985) Why is Geography so Dull and Boring ? *La géographie appliquée*, (6) : 48-50.
- PORTEOUS, J.D. et DYCK, H. (1986) Foreign Fields : Canadian Academic Geographers' Non-Canadian Interests. *La géographie appliquée*, (11) : 30-31.
- RICHAUDEAU, F. (1976) *La lisibilité*. Paris, Retz-CEPL, 301 p.
- ROBINSON, J.L. (1986) Trends in Geography in Canada as Illustrated in Articles in the *Canadian Geographer*. *La géographie appliquée*, (9) : 15-18.
- SAYER, A. (1985) Realism and Geography, in Johnston, R.J., éd., *The Future of Geography*. London, Methuen, p. 159-173.